

COLLECTION DU DOMAINE PUBLIC

HERCULE

LA THUILERIE, JEAN-FRANÇOIS JU-
VENON DIT

Tragédie — 1682

RÉPLIQUE · TEXTE INTÉGRAL LIBRE & GRATUIT

NOTE D'ÉDITION & DOMAINE PUBLIC

*Cette œuvre dramatique appartient au **Domaine Public** universel. Libre de droits patrimoniaux, elle peut être lue, montée sur scène, imprimée et partagée en toute liberté.*

À propos de cette édition

Conçue pour le travail du comédien et la pratique du plateau, cette édition privilégie la lisibilité et l'aisance de mémorisation :

- **Confort de lecture** : Justification courte au fer à gauche pour alléger l'effort visuel et sécuriser le retour du regard.
- **Distinction immédiate** : Répliques en **Cormorant Garamond** et didascalies en **Inter**, évitant toute confusion à voix haute.
- **Repérage scénique** : Numérotation discrète toutes les 5 lignes et marges aérées de 20 mm pour les annotations de jeu.

L'application Réplique

Cette édition vous est offerte par **Réplique**, l'outil d'apprentissage des textes créé pour les comédiens et les metteurs en scène.

L'application vous accompagne dans l'apprentissage de vos rôles grâce à un parcours progressif (textes à trous, masquage par initiale, récitation au micro) et un **mode Italienne** qui vous donne la réplique au bon tempo, secondé par un souffleur discret en cas d'hésitation.

Répétez vos textes et retrouvez nos éditions sur

www.replique.pro

PERSONNAGES

HERCULE	73 répliques
PHILOCTÈTE	45 répliques
IOLE	44 répliques
DÉJANIRE	41 répliques
LYCAS	18 répliques
PHÉNICE	10 répliques
CLÉON	4 répliques
DIRCÉ	4 répliques
AGIS	2 répliques

Personnages muets & suite : HERCULE, SUITE

SOMMAIRE

 Cliquez sur un acte pour y accéder directement

ACTE I	5
ACTE II	21
ACTE III	37
ACTE IV	52
ACTE V	66

ACTE I

SCÈNE PREMIÈRE

Hercule, Lycas.

HERCULE

OÉcalie est soumise, et la mort d'Euritus,
Ne laisse aucun espoir à ses Peuples vaincus.
Mais, ô Ciel, que la fille a bien vengé le père
Lycas, et qu'à ce prix cette victoire est chère.
Que te dirai ? Iole a charmé son vainqueur :
Hercule lui soumet des États, et son coeur ;
Il l'aime ; et s'indignant de sa nouvelle gloire,
Le jour de son triomphe il pleure sa victoire.

5

LYCAS

Vous, Seigneur ?

HERCULE

Ah ! Junon, ce sont-là de tes coups.

10

LYCAS

Mais quoi ! pour le donner, ce coeur est-il à vous ?
Peut-être qu'à vos yeux je deviens téméraire,

Et qu'en parlant ainsi je pourrais vous déplaire.
Pardonnez-donc, Seigneur...

HERCULE

Non, non, parle, Lycas
Condamne mon amour, je ne m'en plaindrai pas.

15

LYCAS

Seigneur, que deviendra la triste Déjanire ?
De ce coeur elle seule a mérité l'empire ;
Vous le savez trop bien, os combats, vos serments,
Ont fait évanouir tous ses autres amants ;
Et ceux que le Destin a sauvés de vos armes,
Vous les avez vaincus près d'elle par vos larmes.
Combien, pour rassurer ses timides désirs,
Avez-vous prodigué de pleurs et de soupirs ?
Rappeler, rappelez cette nuit fortunée,
Que l'Amour éclaira des feux de l'Hyménée ;
L'aimable Déjanire embrassant vos genoux,
Des noeuds les plus sacrés l'Hymen m'unit à vous,
Vous dit-elle en pleurant ; et si jamais Hercule
Sent pour un autre objet le beau feu dont il brûle,
Non, ne prétendez pas qu'à votre changement
Votre épouse, Seigneur, survive un seul moment.
Ne vous souvient-il plus combien de tendres plaintes,
De Déjanire en pleurs dissipèrent les craintes ?
Avec combien d'amour je vous la vis prier
De croire...

20

25

30

35

HERCULE

Iole, hélas ! m'a tout fait oublier.
Mais pourquoi rappeler à ma triste mémoire

De mon fatal hymen la malheureuse Histoire ?
 Je suis de mes remords assez persécuté ; 40
 Je vois avec horreur mon infidélité ;
 Je tremble, je frémis des fureurs d'une épouse
 Injustement trahie, et justement jalouse ;
 Absente de ces lieux, je la vois, je l'entends.
 Quelquefois pour fixer mes désirs inconstants, 45
 Pour rallumer des feux que j'éteins, que j'immole,
 Je cherche des défauts dans la beauté d'Iole ;
 Mais plus je l'examine avec u oeil censeur,
 Plus je la trouve belle et digne de mon coeur.
 Ce n'est pas tout. Souvent ma tendresse passée, 50
 Pour rentrer dans mon coeur, vient flatter ma pensée,
 Peint Déjanire aimable, et charmante à mes yeux,
 Et me fait souhaiter de la voir en ces lieux ;
 Mais presque en même temps un mouvement contraire,
 Me fait voir son absence utile, nécessaire, 55
 Et ramenant Iole à mes yeux satisfaits,
 Condamne Déjanire à ne me voir jamais.

LYCAS

Mais quoi, depuis un mois que le Roi d'OÉcalie
 Perdit dans le combat et le trône et la vie,
 Que le Ciel vous soumit sa fille et ses États, 60
 Vous n'avez point paru touché de ses appas ?
 Vous voyez tous les jours cette jeune Princesse,
 Sans avoir jusqu'ici témoigné de faiblesse.
 Aujourd'hui seulement cédez-vous à l'Amour ?

HERCULE

Non, je l'aime, Lycas, depuis ce premier jour. 65
 De mille attraits divins je la trouvai pourvue
 Dans le fatal moment qui l'offrir à ma vue.

En sortant du Combat, quand mille bruits confus
Annonçaient ma victoire, et la mort d'Euritus,
Pour la première fois je vis briller ses charmes ; 70
Son désordre, ses cris, son désespoir, ses larmes,
De l'aspect du Vainqueur ses regards alarmés,
Ses reproches, mes yeux de sa beauté charmés,
Le courroux de Junon, une Étoile secrète,
Tout lui livra ce coeur honteux de sa défaite. 75

LYCAS

Rentrez-donc en vous-même, et songez qu'il s'agit,
Seigneur, d'éteindre un feu dont Hercule rougit ;
Mais ne lui donnez pas tout le loisir de croître,
Sur tout cachez-le bien aux yeux qui l'ont fait naître.
Ne vous déclarez point... 80

HERCULE

Je me suis déclaré.
Oui, Lycas, à ses pieds Hercule a soupiré ;
Pour fléchir sa fierté, j'ai tout mis en usage,
De son vainqueur, l'ingrate a dédaigné l'hommage.

LYCAS

Eh bien, Seigneur, il faut dans un coeur généreux 85
Que le dépit étouffe un amour malheureux ;
Songez qu'il est honteux de trahir Déjanire,
Mais qu'il l'est encor plus qu'Hercule en vain soupire.
À de nouveaux mépris vous exposeriez-vous ?

HERCULE

Je vaincrai ces mépris en m'offrant comme Époux, 90

Lycas, et je prétends...

LYCAS

Ciel, qu'osez-vous prétendre ?

HERCULE

Oui, ce que je médire a lieu de te surprendre ;
J'en suis surpris moi-même, et mon coeur abattu
Voir dans ce triste Hymen l'écueil de ma vertu.
Mais la fière Junon à ma perte obstinée,
M'impose malgré moi ce funeste Hyménée ;
Elle en a, cher Lycas, pour supplice nouveau,
Dans le feu de sa haine allumé le flambeau.

95

LYCAS

Déjanire n'a point mérité ce supplice.

100

HERCULE

C'est mon destin, Lycas, il faut qu'il s'accomplisse ;
Il faut que dès demain soumise à cette Loi,
Iole se dispose à recevoir ma foi.

LYCAS

Mais est-elle avertie...

HERCULE

Un ami plein de zèle
Lui portera bientôt cette triste nouvelle.
J'ai choisi Philoctète en ce pressant besoin.

105

LYCAS

Quoi, vous le chargeriez de ce funeste soin ?

HERCULE

Lui-même. Je t'entends, Lycas : tu vas me dire
Que ce Prince est sorti du sang de Déjanire, 110
Et que ces noeuds serrés d'une tendre amitié
Lui feront de ses maux ressentir la moitié,
Sans lui donner encor la contrainte fatale
D'aller à mon hymen disposer sa rivale ?
Mais Philoctète seul peut servir mon amour ; 115
Il voit depuis un mois Iole chaque jour ;
Ce Prince généreux et plein de complaisance,
A su par ses respects gagner sa confiance,
Iole le distingue, et jusques aujourd'hui
Des Chefs de mon armée elle n'a vu que lui. 120
À qui donc, cher Lycas, veux-tu que je m'adresse
Pour servir mes desseins auprès de la Princesse ?
J'ai mandé Philoctète, et l'attends en ces Lieux.
Ma flamme jusqu'ici s'est cachée à ses yeux,
Je n'ai jamais osé lui faire confiance 125
D'un feu que j'espérais... Mais c'est lui qui s'avance.

SCÈNE II

Hercule, Philoctète, Lycas, Cléon.

HERCULE

Prince, j'ai dû plutôt confier à vos soins
Des chagrins, dont j'ai fui vos regards pour témoins,
Mais ne vous plaignez pas. Ce secret, ce silence,

Vous marque son estime, et non ma défiance.
De mille vains désirs jusqu'ici combattu,
J'ai connu ma faiblesse, et craint votre vertu.
J'ai frémi, je l'avoue, avant que de vous dite
Qu'Iole de mon coeur a chassé Déjanire ;
Je l'aime...

130

135

PHILOCTÈTE

Vous l'aimez ?

HERCULE

Je l'adore.

PHILOCTÈTE

Ah ! Seigneur.

HERCULE

Prince, j'avais prévu votre juste douleur
Mais j'aime Iole enfin. Elle règne en mon âme,
Et ses premiers regards ont allumé ma flamme.
Pour tâcher de l'éteindre, en vain j'ai tout tenté,
Courte tous mes devoirs mon coeur s'est révolté,
Je n'ai pu ce matin me taire devant elle.
Elle m'a soupçonné d'une ardeur criminelle,
Je l'en ai vu frémir. Pour la désabuser,
J'ai formé le dessein, Prince, de l'épouser,
Et je vous ai choisi pour disposer son âme
À me voir par l'Hymen justifier ma flamme,
Dès ce jour la conduire au pied de nos autels,
Et l'unir à mon sort par des noeuds éternels.
Vous ne me dites rien...

140

145

150

PHILOCTÈTE

Et que puis-je vous dire ?
Dans le fond de mon coeur que ne pouvez-vous lire ?
Vous y verriez... Que dis-je... Ah, Seigneur, est-ce à moi
Qu'il fallait confier un si funeste emploi ? 155

HERCULE

Je sais, Prince, quel est l'intérêt qui vous touche ;
Iole ne doit pas ouïr de votre bouche,
Que pour l'associer à mon lit, à mon rang,
J'en écarte une Reine unie à votre sang ; 160
Mais je sais par l'accès que vous avez près d'elle,
Que vous seul lui pouvez porter cette nouvelle,
Que tout autre que vous aigrirait son dépit,
Que vous seul savez l'art d'adoucir son esprit,
Et que depuis un mois seul témoin de ses larmes, 165
Vous avez quelquefois dissipé ses alarmes.
Si vous êtes pour moi sensible à la pitié,
Si vous l'êtes aux noeuds d'une longue amitié,
N'opposez rien au cours d'une fureur subite,
Que la douceur apaise, et que l'obstacle irrite. 170

PHILOCTÈTE

Je commence à sortir de la stupidité
Où vos premiers discours, Seigneur, m'avaient jeté ;
D'un servile respect l'amitié me dispense ;
Rougissez de vos feux, et moi de mon silence :
Seigneur, je suis honteux de l'avoir tant gardé. 175
Pour Déjanire en vain j'ai trop appréhendé ;
Il faut, sans m'arrêter à ce premier scrupule,
Que Philoctète enfin parle en ami d'Hercule.
Souvenez-vous, Seigneur ; que vos fameux travaux

Ont réduit dans vos fers cent Princes vos égaux, 180
 Et que votre valeur en miracles féconde
 N'a borné vos exploits qu'aux limites du monde.
 Après tant de périls, tant d'écueils évités,
 Tant de Tyrans détruits, tant de Monstres domptés ;
 Après tant de succès d'une force indomptable, 185
 Qui vous donne en tous lieux le nom de redoutable,
 Voulez-vous qu'on publie aux yeux de votre Cour
 Que le Vainqueur du Monde est vaincu par l'Amour ?

HERCULE

Eh ! c'est payer bien cher ces grands noms, ces vains titres,
 S'il faut que de mon coeur ils soient les seuls arbitres ; 190
 Si donnant en Vainqueur les Sceptres, les États,
 De ce coeur malheureux je ne dispose pas.
 Non, puisque ma raison s'est trouvée impuissante
 Pour réprimer l'ardeur d'une flamme naissante,
 Prince, n'espérez pas malgré tous vos discours, 195
 Que la raison d'un autre en arrête le cours ;
 Et s'il fallait me vaincre en quittant ce que j'aime,
 Je n'en voudrais devoir la gloire qu'à moi-même.

PHILOCTÈTE

Ainsi de Déjanire oubliant les appas...

HERCULE

Que Déjanire en paix règne dans ses États, 200
 Et que de Calidon souveraine maîtresse,
 Elle me laisse ici maître de ma tendresse.
 Mais, Agis, quel dessein vous présente à mes yeux ?

SCÈNE III

Hercule, Philoctète, Lycas, Cléon, Agis.

AGIS

Seigneur, j' ai devancé la Reine dans ces lieux.

HERCULE

Que dites-vous ?

205

PHILOCTÈTE

Qu'entends-je ?

AGIS

Oui, de votre victoire
Déjanire avec vous vient partager la gloire.
Son amour inquiet, vos succès éclatants,
N'ont pu dans Calidon l'arrêter plus longtemps ;
Je viens de la quitter (du voyage affaiblie)
Dans un Temple qu'on voit des portes d'OÉcalie.
Elle attend là votre ordre, ou vous-même, Seigneur,
Pour entrer dans ces lieux en femme du vainqueur.

210

HERCULE

Cela suffit, allez.

215

SCÈNE IV

Hercule, Philoctète, Lycas, Cléon.

HERCULE

Quelle épreuve cruelle,
Prince ! La Reine vient. Allez au devant d'elle.
Qu'ai-je fait ?

PHILOCTÈTE

Quoi, Seigneur...

HERCULE

À nos derniers adieux... 220
Trop pénétré des pleurs qui coulaient de ses yeux,
Et de mille serments appuyant ma promesse,
Je permis ce départ qui confond ma tendresse :
Oui, Prince, je permis en quittant ses États,
Que si je tardais trop, elle suivît mes pas. 225
Je fis plus. Aveuglé d'un amour trop fidèle,
Après ce doux moment je soupirai plus qu'elle.
Enfin épargnez-nous la douleur de nous voir,
Moi plein d'un autre amour, elle de désespoir.
Quelle parte. 230

PHILOCTÈTE

Mais quoi, Seigneur, sans l'avoir vue ?
À ce funeste accueil s'était-elle attendue ?

HERCULE

Je ne la verrai point, je n'y puis consentir,

Et pour me plaire, il faut l'oblige à partir.
Prince je vous l'ordonne.

235

PHILOCTÈTE (*à part*)

Ô Ciel, en quelle gêne...

HERCULE

Avant que de porter mes ordres à la Reine,
Entrez chez la Princesse, et représentez-lui
Tout ce que mon amour me fait faire aujourd'hui ;
Sur tout préparez-la, quoi que je doive craindre,
À couronner des feux que rien ne peut éteindre,
Et je vais cependant plein de crainte et d'amour,
Attendre pour la voir, jusqu'à votre retour.

240

SCÈNE V

Philoctète, Cléon.

PHILOCTÈTE

Tombe, tombe la foudre, après ce coup funeste.
L'espoir d'un prompt trépas, est le seul qui me reste.
Oui, puis qu'à perdre Iole il faut me préparer,
Je n'ai plus rien à craindre, et rien à désirer.
Obéissons aux Lois qu'on vient de nous prescrire,
Voyons sans différer, Iole, et Déjanire ;
Forçons l'une à trahir un malheureux Amour,
Et l'autre à s'éloigner d'une funeste Cour.
Quel succès d'un amour conçu dans les alarmes
Et qui ne s'est nourri que d'inutiles larmes !
J'ai pris, pour le cacher aux yeux de mon Rival,

245

250

Mille soins donc l'effet m'est devenu fatal.
Vaines précautions, cruelle prévoyance,
J'aime, et je meurs, voilà le fruit de mon silence.

255

CLÉON

Ne désespérez pas, Seigneur, de votre sort.

PHILOCTÈTE

Non, non, l'amour d'Hercule est l'arrêt de ma mort.

CLÉON

Mais enfin on vous aime ?

260

PHILOCTÈTE

Oui, j'ai le coeur d'Iole,
Je ne crains point, Cléon, qu'un autre me le vole ;
Mais je crains des malheurs qui me glacent d'effroi,
Et tu ne connais pas Hercule comme moi.
Il est dans ses fureurs, comme dans ses faiblesses,
Barbare à ses rivaux, injuste à ses Maîtresses,
Inexorable amant, implacable ennemi,
Enfin jamais jaloux, ni cruel à demi.
Que te dirai-je hélas ? la Princesse est perdue,
Si d'un amour d'un autre il la croit prévenue.
Voyons-la cependant. Mais elle vient à moi.

265

270

SCÈNE VI

Iole, Philoctète, Cléon, Dircé.

IOLE

Je vous cherchais, Seigneur.

PHILOCTÈTE

Est-ce vous que je vois,
Madame ? Mais, ô Ciel, que vais-je vous apprendre ?

IOLE

Ne craignez rien, Seigneur, on m'a tout fait entendre,
Je sais qu'Hercule m'aime.

275

PHILOCTÈTE

Il veut vous épouser,
Et m'a chargé du soin de vous y disposer.

IOLE

Vous, Prince... Ô Ciel, qu'entends-je ? À cette violence
Porte-t-il son amour au moment qu'il commence ?
Les Dieux souffriront-ils...Non, je m'alarme en vain,
Le Ciel a prévenu ce funeste dessein.
Aujourd'hui dans ces murs nous verrons Déjanire.
Je venais vous chercher, Prince, pour vous le dire ;
Il l'a beaucoup aimée, il craint ses yeux jaloux,
Elle arrive. Un regard lui rendra son Époux.

280

285

PHILOCTÈTE

Eh ! ne nous flattons point de cette vaine joie.
Quand Déjanire arrive, Hercule la renvoie,
Il lui défend sa vue ; et je vais de sa part
La contraindre moi-même à ce triste départ. 290
Fut-il jamais un sort plus cruel, plus barbare ?

IOLE

Je ne sais que penser, et ma raison s'égare ;
Mais de tous ces malheurs ou vous me préparez,
Je serai la victime, et vous obéirez.

PHILOCTÈTE

Hélas ! si j'obéis à l'ordre qu'on me donne, 295
La crainte ne peut rien, c'est l'amour qui l'ordonne ;
Et quoique mon refus m'attirât son courroux,
Je ne crains que l'horreur d'être éloigné de vous.
Si je n'obéis pas, il faut fuir votre vue.
Mais, vous, à l'épouser êtes-vous résolue ? 300

IOLE

Le croyez-vous, Seigneur ? Voyez-vous dans mes yeux
De quoi pouvoir former ce doute injurieux ?
Depuis tous mes malheurs m'a-t-on vue empressée
À réparer l'éclat de ma grandeur passée ?
Ai-je, pour m'attirer l'amitié du vainqueur, 305
Emprunté le secours d'aucun regard flatteur ?
Et de puisque vos soins consolent ma misère,
Mes yeux ont-ils pleuré que la mort de mon Pères ?
Hercule se déclare, il m'offre aux yeux de tous
Son amour par lui-même, et son hymen par vous. 310

Me croyez-vous, Seigneur, sensible à cette gloire ?
Vous le mériteriez, si vous osiez le croire.
Ah ! ce cruel Rival vous charge d'un emploi
Dont vous avez frémi peut-être moins que moi.
Cependant vous devez obéir tout à l'heure. 315
Que Déjanire parte, ou bien qu'elle demeure,
Que son volage époux se redonne à ses vœux,
Ou que par cet obstacle il redouble ses feux,
Je veux bien vous ouvrir mon cœur sans me contraindre.
Tant que vous m'aimerez vous n'aurez rien à craindre, 320
Vous avez sur Iole un empire absolu ;
Et si vous le perdez, vous l'aurez bien voulu.

PHILOCTÈTE

Princesse, quel bonheur votre bouche m'annonce !

IOLE

Voyez la Reine. Hercule attend votre réponse.
Dites-lui de ma part, en portant mes refus, 325
Que je ne puis aimer le vainqueur d'Euritus,
Mais surtout cachez lui cette joie indiscrete,
Où je vois qu'à mes yeux ma tendresse vous jette.
Vous seriez en péril, s'il pouvait entrevoir
Que vous seul de mon cœur lui défendez l'espoir ; 330
Allez, Prince, partez faites ce qu'il désire ;
Et quand vous parlerez de moi, de Déjanire,
Paraissez à ses yeux libre, sans embarras,
Et tel que vous seriez, si vous ne m'aimiez pas.

ACTE II

SCÈNE PREMIÈRE

Hercule, Philoctète.

HERCULE

Déjanire craignant si peu de me déplaire, 335
Jusque dans ce Palais vient braver ma colère !
Et quand je lui défends d'approcher de ces lieux,
Elle y vient étaler ses mépris à mes yeux !
Comment puis-je expliquer sa désobéissance ?
Quel prétexte ? Auriez-vous trahi ma confiance ? 340
Et la Reine peut-elle imputer à l'amour
Les secrètes raisons qui pressent son retour ?

PHILOCTÈTE

Seigneur, je n'ai rien dit, dont la Reine alarmée
Ait pu juger qu'ici votre âme soit charmée.
Mais dès que j'ai parlé d'un ordre si pressant, 345
Elle a jeté sur moi les yeux en frémissant ;
Et se faisant effort pour rompre le silence,
Hercule (a-t-elle dit) me défend sa présence ;
Eh bien, il faut mourir, puisque ma mort lui plaît,
Mais je veux de sa bouche en entendre l'Arrêt, 350
Je veux le voir. Je sais jusques où sa colère

Peut aller contre moi, si j'ose lui déplaire,
N'importe, c'est mourir que de ne le point voir,
Et je crains son courroux moins que mon désespoir.
Vous la verrez bientôt paraître à votre vue.

355

HERCULE

Grands Dieux, que deviendra cette Épouse éperdue ?
Ici ses yeux jaloux auront pour tous objets
De mon fatal hymen, les superbes apprêts.
Quel spectacle aux regards d'une Reine jalouse,
De voir entre mes bras une nouvelle Épouse ?
Car, Prince, cet hymen occuperons mes soins.
Et ses yeux dès ce jour en seront les témoins.
La Princesse à mes vœux s'est-elle enfin rendue ?

360

PHILOCTÈTE

Iole à cet hymen ne s'est point attendue,
Et bien loin que vôûte offre ait flatté ses désirs,
Elle n'a répondu que par quelques soupirs.
Pour la faire parler, en vain je l'ai pressée ;
Ses soupirs m'ont encor expliqué sa pensée ;
Et si par les dehors je juge de son coeur,
Elle voit à regret l'amour de son Vainqueur.

365

370

HERCULE

Je sais trop que son coeur n'a pour moi rien de tendre,
Prince, et qu'il n'est pas temps encor d'y prétendre :
Mais au défaut du coeur, la main suffit pour moi
Enfin est-elle prête à recevoir ma foi ?
Que vous a-t-elle dit ?

375

PHILOCTÈTE

Qu'une Loi trop sévère
Lui défend d'épouser le vainqueur de son père.

HERCULE

Vain prétexte ! Non, non, de si constant refus
Ont bien d'autres raisons que la mort d'Euritus :
Je ne la croirai point ; mais quoiqu'il en puisse être, 380
C'est trop être soumis, je veux agir en maître,
Tant d'obstacles unis pour me persécuter
Intéressent ma gloire à les tous surmonter.
Oui, Prince, à ces refus ma Captive fidèle,
Les fureurs d'une Épouse âmes ordres rebelle, 385
Les combats que soutient un reste de vertu,
Tout irrite un amour vainement combattu.
D'où, vient qu'à mes soupirs Iole inaccessible,
Du moins à mon hymen ne paraît pas sensible ?
Ah, si je découvrais qu'un Rival plus heureux 390
Triomphât en secret du malheur de mes feux,
Que sais-je, ma fureur étouffant ma tendresse,
Peut être confondrait l'Amant et la Maîtresse.
Mais que me veut Lycas ?

SCÈNE II

Hercule, Philoctète, Lycas.

LYCAS

C'est la Reine, Seigneur, 395
Qui vient jusqu'à vos pieds apporter sa douleur.

HERCULE

Quelle entre ? Juste Ciel ! Laissez-nous Philoctète.
Dans quel trouble secret, sa présence me jette !

SCÈNE III

Hercule, Déjanire, Phénice, Lycas.

DÉJANIRE

Permettez-moi, Seigneur, qu'embrassant vos genoux
J'ose vous demander...

400

HERCULE

Madame, levez-vous.

DÉJANIRE

Non, si de votre esprit mon souvenir s'efface,
Cet état suppliant sied bien à ma disgrâce.
Du moins apprenez-moi de quel crime odieux,
Seigneur, on a noirci Déjanire à vos yeux.
Hélas ! je suis toujours cette Épouse fidèle
Que l'hymen joint à vous d'une chaîne éternelle,
Heureuse au bout du monde auprès de son époux,
Et jusque dans les cieux malheureuse sans vous.

405

HERCULE

De tant d'empressement Hercule vous dispense,
Madame ; moins d'amour, et plus d'obéissance.

410

DÉJANIRE

Moins d'amour ! Ah, Seigneur, qu'osez-vous prononcer ?
 Qu'entends-je ? juste Ciel ! et que dois-je penser ?
 Moins d'amour ! Et c'est vous enfin qui l'osez dire,
 C'en est fait, puisqu'Hercule a trompé Déjanire, 415
 Puisqu'à son ascendant il n'a pu résister,
 Sur la foi des serments il ne faut plus compter.
 Vains serments, c'est par vous qu'un traître m'a séduite.
 Seigneur, voyez l'état où vous m'avez réduite,
 Je me connais à peine. Une aveugle fureur 420
 Convertir en poison tout l'amour de mon coeur.
 Craignez de ce poison quelqu'atteinte mortelle...
 Mais que dis-je ? Est-ce ainsi qu'on touche un infidèle ?
 Est-ce par les fureurs, par les transports jaloux,
 Qu'on ramène les coeurs des volages époux ? 425
 Ah, Seigneur, pardonnez une aveugle faiblesse,
 Et par mon désespoir jugez de ma tendresse.
 La vôtre a toujours fait mes plaisirs les plus doux,
 Je ne vis que par elle, et je ne vis qu'en vous.
 La mort, l'affreuse mort, me paraît moins cruelle, 430
 Que la fin d'une ardeur que j'ai crue éternelle.
 Enfin pour épargner des discours superflus,
 Où me réduisez-vous, si vous ne m'aimez plus ?

HERCULE

Apaisez mon courroux par votre complaisance.
 Retournez... 435

DÉJANIRE

Ah, Seigneur, vous craignez ma présence !
 Après avoir vaincu, faire un si long séjour,
 Refuser de me voir, mépriser mon amour,

Le bruit que la beauté d'Iole fait répandre...
Vos infidélités... vous craignez de m'entendre ?

440

HERCULE

Non, non, votre présence est nécessaire ailleurs.
La haine à Calidon règne dans tous les coeurs,
Je ne l'ai point éteinte, elle n'est qu'assoupie,
Par la sanglante mort des Tyrans d'AÉtolie.
Le respect qu'a pour vous ce Peuple factieux,
Peut seul les empêcher d'éclater à vos yeux.
Retournez-y, Madame.

445

DÉJANIRE

Eh, Seigneur, pourquoi feindre ?
Non, vous êtes trop craint pour avoir rien à craindre.
Je perce les raisons de votre juste effroi ;
Et de tous les mortels vous ne craignez que moi ?
Craignez-moi donc, perfide. Un amour qu'on outrage
A dans son désespoir les effets de la rage.
Hercule, tu n'es pas au bout de tes travaux :
Ma jalouse fureur t'en fournit de nouveaux,
Et je veux de ton coeur être plus respectée
Que ne le fut jamais le cruel Eurysthée.
Ah ! Lorsque prévenu de mes faibles appas
Tu me laissais tremblante au fond de mes États,
Lorsque tu me disais, pour calmer mes alarmes,
Si d'un heureux succès le Ciel comble mes armes,
Vous reverrez bientôt votre fidèle époux
Venir chargé de gloire embrasser vos genoux.
Mais s'il est retenu par une longue guerre,
Cherchez-le cet époux jusqu'au bout de la terre ;
Sans qu'un ordre nouveau presse votre départ,
Cherchez-le ; mais craignez de le trouver trop tard.

450

455

460

465

Oui, quand tu me tenais un langage si tendre,
 Quand tu te promenais de me venir surprendre,
 Que vainqueur d'Euritus retournant sur tes pas, 470
 Tu te croyais déjà revoir entre mes bras,
 Tu ne prévoyais pas qu'un jour ta perfidie
 N'offrirait à tes yeux qu'une épouse trahie.

HERCULE

Madame, modérez ces violents transports,
 Et m'épargnez enfin d'inutiles remords. 475

DÉJANIRE

Non, ce n'est plus le temps de paraître timide.
 Il faut, il faut parler en épouse d'Alcide.
 Tu t'armeras en vain de toute ta rigueur :
 Et qu'ai-je à craindre encor si tu m'ôtes ton coeur ?
 Je te l'avais bien dit, ingrat, qu'il t'en souviene, 480
 Quand ta perfide main s'unit avec la mienne ;
 Au pied de nos Autels, témoins de tes serments,
 Je préparai ton âme à mes ressentiments.
 Mais de la jalousie ignorant les atteintes,
 Je ne te laissais voir que de légères craintes, 485
 L'Amour était encor le maître de mes sens.
 Je ne prévoyais pas les fureurs que je sens,
 Et contre mon époux à mes yeux trop aimable,
 Je ne connaissais point de quoi j'étais capable.

HERCULE

Madame, vous voyez par ma tranquillité 490
 Que je garde pour vous encor quelque bonté.
 Partez...

DÉJANIRE

Laisse-moi donc emmener ta Captive.
Je pars dès ce moment, pourvu qu'elle me suive ;
Mais ne te flatte pas, je ne pars qu'à ce prix. 495
Ah ! je le vois ce coup a frappé tes esprits,
Dans ton coeur ta Captive a vaincu ton Épouse.
Crains, crains le désespoir d'une femme jalouse.
Tu dois t'attendre à tous ; en l'état où je suis,
Poignarder ma Rivale, est le moins que je puis. 500
Je ne te réponds pas de respecter ta vie,
Et bien plus que Junon je suis ton ennemie.

HERCULE

Madame, c'en est trop.

DÉJANIRE

C'en est trop en effet ;
Mais pour m'abandonner, ingrat, que t'ai-je fait ? 505
De mes jaloux transports ton âme est alarmée.
Tu ne les craignais pas, tant que tu m'as aimée ;
Qu'est devenu le temps, que mes jaloux soupirs
De ton volage coeur rallumaient les désirs,
Et que pour dissiper mes soupçons, mes alarmes, 510
Tu venais à mes pieds me vaincre par tes larmes ?
Je te rappelle en vain le souvenir confus
D'un long attachement qui ne te touche plus ;
Qui ne te touche plus ! Après un tel outrage
Autant que j'eus d'amour, autant je sens de rage. 515
Mesure l'un par l'autre, et pour ta sûreté,
Crains autant mon amour que tu l'as souhaité.

SCÈNE IV

Hercule, Lycas.

LYCAS

Seigneur, redoutez tout des fureurs de la Reine.

HERCULE

Le temps et la raison adoucira sa haine.

LYCAS

Elle est femme ; on l'irrite.

520

HERCULE

Eh ne crains rien, Lycas.

Son courroux contre moi s'exhale en vains éclats,

Mais dans le désespoir dont je la vois atteinte

C'est Iole qui fait le sujet de ma crainte.

Philoctète a trahi mon amour malheureux,

525

Et Déjanire arrive instruite de mes feux.

C'est lui qui prévenant une facile épouse.

A porté dans son coeur cette rage jalouse.

Si je puis l'en convaincre... Oui, Lycas, aujourd'hui

Tout mon ressentiment retomberait sur lui.

530

Quel intérêt prend-il à traverser ma flamme ?

Je ne t'explique point les soupçons de mon âme ;

Mais crois moi, je pourrais donner de la terreur

À quiconque oserait me disputer un coeur.

Mais Iole entre ici ; quel intérêt l'amène ?

535

Madame, demeurez.

SCÈNE V

Hercule, Iole, Lycas, Dircé.

IOLE

J'ai crû trouver la Reine,
Seigneur, on m'avait dit, qu'elle était en ces lieux.
Je venais présenter sa Captive à ses yeux ;
Et puisqu'ainsi le veut la Fortune contraire,
Rendre à ma Souveraine un hommage sincère.

540

HERCULE

Épargnez-vous ce soin, Madame, et pour jamais,
À ses jaloux regards dérober vos attraits.
Oui, Princesse, fuyez une fière ennemie,
Dans ses cruels soupçons justement affermie,
Qui veut punir sur vous un époux odieux,
Du malheureux amour qu'il a pris dans vos yeux.

545

IOLE

Ah, Seigneur, j'avais cru qu'une épouse confiante
Étoufferait sans peine une flamme naissante,
Et que de ses regards la charmante douceur,
Lui rendrait l'ascendant qu'elle eût sur votre coeur.

550

HERCULE

Non, si vous l'avez cru, vous vous êtes trompée.
C'est de vos seuls appas que j'ai l'âme occupée,
Déjanire à mes yeux n'en a point d'assez doux
Pour vous ravir un coeur qui veut n'être qu'à vous.
Du bruit de vos beautés cette Reine alarmée
De mille attraits nouveaux vainement s'est armée ;

555

Et de quelque brillant qu'ils fussent rechaussés,
Votre seul souvenir les a tous effacés.
Et de quoi lui servait cette beauté nouvelle ?
Je ne pensais qu'à vous quand j'étais avec elle.

560

IOLE

Que je souffre, Seigneur, de vous voir prévenu,
D'un mouvement si tendre, et si mal reconnu !
Mais il faut bien enfin que la raison surmonte
Un amour, dont jamais on ne vous tiendra compte.

565

HERCULE

Eh prenez-vous plaisir à me désespérer,
Madame ?

IOLE

À cet effort il faut vous préparer.
Contre un injuste amour, tout parle, tout conspire.
Redonnez-vous, Seigneur, aux vœux de Déjanire,
Et si vous résistez à de si doux appas,
Cédez à son amour, et ne le bravez pas.

570

HERCULE

Je l'ai bravé, Madame ; hélas, pour ce que j'aime
Je braverais le Ciel, la Terre et l'Enfer même ;
De la Reine tantôt l'éclatante fureur
A fait de vains efforts pour ébranler mon coeur.
Comme j'avais paru peu sensible à ses charmes,
Je l'ai paru de même à ses cris, à ses larmes ;
Et dût-elle me perdre, il me serait trop doux
De mourir de sa main, si je mourais pour vous.

575

580

IOLE

Ce que j'entends, Seigneur, ne sert qu'à me confondre.
Mais pourquoi tant d'amour, si je n'y puis répondre ?
Quoique du monde entier Hercule soit vainqueur,
Il ne doit point prétendre à régner dans mon coeur.

HERCULE

Et qui peut y régner plus justement qu'Hercule 585
Dans ce coeur trop fidèle à l'ardeur qui le brûle ?
Non, ne prétendez pas qu'un rival odieux
Triomphe impunément de moi-même à mes yeux.
Et si de votre coeur il m'enlève l'Empire,
Craignez tout pour ses jours. 590

IOLE

Seigneur, qu'osez-vous dire ?
Quel rival ? En est-il qui voulût contre vous...
Ah, si ma résistance aigrit votre courroux,
C'est moi qui fais le crime, il faut que je l'expie.
Au défaut de mon coeur, Seigneur, prenez ma vie ; 595
Ordonner mon trépas ; la justice y consent ;
Mais n'y confondez point quelque Prince innocent. :
Hélas, je ne vis point dans cette incertitude.

HERCULE

Ah ! je vois votre amour dans votre inquiétude,
Ingrate ; et puisqu'enfin vous me désespérez, 600
Tremblez pour le Rival que vous me préférez.
C'est jouir trop longtemps de ma peine secrète ;
Allez. Et vous, Lycas, rappelez Philoctète.

IOLÉ

Seigneur, qu'allez-vous faire ?

HERCULE

Allez ; dans un moment

605

Vous saurez mes desseins et le sort d'un Amant.

SCÈNE VI

HERCULE *(seul)*

Ne laisserai-je point la colère céleste ?

Maîtresse, Épouse, Ami, tout me devient funeste.

De tant de grands exploits qui flattaient mon orgueil

L'amour de Philoctète est aujourd'hui l'écueil.

610

En vain pour couronner mes conquêtes heureuses,

J'ai posé de mes mains deux colonnes fameuses

Sur ces bords dangereux, où mes derniers travaux

Des deux plus vastes Mers ont rassemblé les eaux.

Ce sont des monuments érigés à ma honte,

615

Si dans le coeur d'Iole un mortel me surmonte.

SCÈNE VII

Hercule, Philoctète, Lycas, Suite.

HERCULE

Prince, vous me voyez confus, désespéré,

J'aime depuis un mois, sans l'avoir déclaré.

Aujourd'hui seulement je m'ouvre à ma Captive,

À vous. On m'avertit que Déjanire arrive.

620

Je vous charge du soin de presser son retour,
Et d'engager Iole à souffrir mon amour.
Un esprit complaisant, et doux comme le vôtre,
Vous a gagné l'estime, et de l'une, et de l'autre,
Et j'ai cru qu'aisément vous feriez consentir 625
Iole à m'épouser, et la Reine à partir,
Cependant, Philoctète, après votre entremise,
Déjanire demeure, Iole me méprise,
De plaintes toutes deux me viennent accabler :
L'une instruite d'un feu qu'il lui fallait celer, 630
Et l'autre à mon amour, plus fière, et plus rebelle ;
Qu'avant que vous eussiez fait agit votre zèle.
Ce n'est pas tout, j'apprends qu'un Rival plus heureux ;
Du coeur de la Princesse a mérité les vœux,
On me cache son nom, mais faites-vous justice, 635
Puisqu'il faut qu'en ce jour mon destin s'éclaircisse.
Ai-je encore besoin de nouvelles raisons
Pour arrêter sur vous me funestes soupçons ?

PHILOCTÈTE

Seigneur, n'attendez pas dans le temps qu'on m'accuse,
Que j'aie me parer de quelque vaine excuse, 640
Et pour me garantir du péril que je cours,
D'une fausse innocence emprunter le secours.
Non, je sais qu'un Rival malaisément pardonne,
Et qu'Hercule condamne au moment qu'il soupçonne.
Ainsi ne craignez point que mon coeur agité, 645
D'un mensonge sans fruit couvre la vérité.
Ce coeur de votre amour secret dépositaire,
Aux yeux de Déjanire en a fait un mystère.
C'est blesser ma vertu que ne le croire pas.
Mais si de la Princesse adorer les appas, 650
Si de tous mes désirs lui faire un sacrifice,

Est un crime à vos yeux si digne de supplice,
De tout votre pouvoir, armez votre courroux :
Je suis plus criminel, que vous n'êtes jaloux.

HERCULE

À me vanter ton crime ose encore prétendre ?

655

PHILOCTÈTE

Et qu'a-t-il de honteux, Seigneur, pour m'en défendre ?
Pouvais-je résister à des charmes si doux ?
Hélas ! ai-je le coeur moins sensible que vous ?

HERCULE

Moins sensible que moi ! Quoi, tu voudrais perfide...

PHILOCTÈTE

Non, je sais le respect que doit prétendre Alcide :
Philoctète en aura pour vous jusqu'à la mort.
Je sais trop que le Ciel en marquant notre sort,
A mis votre fortune au-dessus de toute autre ;
Mais, Seigneur, mon amour a devancé le votre ;
Avant que le combat vous eût soumis ces lieux...
L'éclat de la Princesse avait frappé mes yeux.

660

665

HERCULE

Ah ! C'est trop différer : Holà, Gardes qu'on vienne.
Notre tête, Lycas, me répond de la sienne :
En lieu de sûreté menez-le de ce pas.

PHILOCTÈTE

Seigneur, ne croyez point...

670

HERCULE

Obéissez, Lycas.

ACTE III

SCÈNE PREMIÈRE

Déjanire, Phénice.

DÉJANIRE

Non, Phénice, tu prends une peine inutile,
Pour me faire quitter cette funeste ville.
Je veux dans OEcalie chercher un autre sort ;
Elle a causé me honte, elle verra ma mort. 675
Mais il faut que le sang de celle qui m'affronte,
Venge aujourd'hui ma mort et répare ma honte.
Le malheur que je crains n'est que trop confirmé ;
Puisqu'Hercule aime Iole, Hercule en est aimé.
Et quel lieu de douter qu'il n'aime sa Captive, 680
Lui qui craignant le cours d'une tendresse oisive ;
Pour la renouveler après ses grands Exploits,
De Captives sans nombre a reconnu les Lois ?
Il a fait arrêter le Prince Philoctète
Qui s'opposait sans doute à son ardeur secrète, 685
Ou qui de la Princesse est peut-être amoureux,
Phénice, et la prison est le prix de ses feux.

PHÉNICE

Madame, puisqu'enfin rien ne peut vous contraindre

À sortir d'une Ville où vous devez tout craindre,
N'est-il pas un moyen plus facile et plus doux,
De vous venger d'Iole et d'un volage époux ?

690

DÉJANIRE

Oui sans doute il en est ; et je puis t'en répondre.
Je tiens en mon pouvoir ce qui peut les confondre.
J'ai, Phénice... À tes yeux je ne m'en cache plus,
Un voile teint du sang du perfide Nessus,
De Nessus qu'Ixion eût d'une amour si vaine,
De ce Centaure enfin, qui sur les bords d'Evene
Frappé d'un javelot qui lui perçoit le flanc,
Vomit devant mes yeux tout son perfide sang ;
Lorsque pour détourner une brutale envie,
Hercule de sa main lui fit perdre la vie.
Ce Centaure en mourant, de rage transporté,
Me dit de conserver ce voile ensanglanté ;
Que ce serait par lui que j'aurais l'avantage
De regagner le coeur d'un Époux trop volage,
Quand d'un nouvel amour reconnaissant la Loi,
Il pourrait se résoudre à violer sa foi.
Oui, du sang de Nessus le charme imperceptible
Est pour me rendre Hercule un moyen infaillible.
Mais je n'aurai donc point la secrète douceur
De ne devoir qu'à lui le retour de son coeur !

695

700

705

710

PHÉNICE

Eh ! sans porter si loin votre délicatesse,
Madame, d'un époux regagnez la tendresse.
Servez-vous du moyen qui vous est présenté.

DÉJANIRE

Je n'en suis pas réduite à cette extrémité, 715
Phénice. Penses-tu, quoi qu'Hercule me brave,
Qu'il voulût à mes yeux épouser son esclave ?
Non, non, tu me verrais avant ce coup affreux
Poignarder l'un et l'autre, et moi-même après eux.
Quelle secrète horreur ! Qu'est-ce que j'envisage ? 720
L'Ingrat, jusqu'à ce point pousserait-il l'outrage ?
Oserait-il... Mais non, c'est trop tôt m'alarmer,
Sans épouser Iole, Hercule peut l'aimer.
Que dis-je... Ah juste Ciel ! c'est en vain que j'espère,
Après m'avoir trahie, Hercule peut tout faire. 725
Ne me déguise rien, Phénice, au nom des Dieux.
Que dit-on ? Qu'as-tu su ?

PHÉNICE

Lycas entre en ces lieux,
Madame, c'est de lui que vous pourrez apprendre !

SCÈNE II

Déjanire, Phénice, Lycas.

DÉJANIRE

Eh bien, Lycas, parlez, à quoi dois-je m'attendre ? 730

LYCAS

Madame, votre époux accablé de douleur,
Frémit du coup mortel qu'il porte à votre coeur ;
Mais enfin de Junon la colère immortelle

Le contraint, quoiqu'il fasse, à vous être infidèle ;
Et c'est pour épargner un supplice à vos yeux,
Qu'il ose vous prier d'abandonner ces lieux.

735

DÉJANIRE

Quel supplice, Lycas ? Parlez sans vous contraindre ?
Mon Époux aime Iole, et qu'ai-je encor à craindre ?

LYCAS

Madame, il n'est plus temps de vous rien déguiser ;
Il l'aime, et dès ce jour il prétend l'épouser.

740

DÉJANIRE

L'épouser !

LYCAS

Oui, madame, et la pompe s'apprête.
Dérobez votre vue à cette triste Fête :
Cédez à la Fortune ; et que vos yeux au moins
De ce triomphe affreux ne soient pas les témoins.

745

DÉJANIRE

La force, la raison, l'esprit, tout m'abandonne.
Mais il faut bien partir, puisqu'Hercule l'ordonne.
Oui, Lycas, je suis prête à sortir de ces lieux.
Ne puis-je pas au moins recevoir ses adieux ?
Avant que de partir il faut que je le voie :
Qu'il m'accorde, Lycas, cette dernière joie.
L'effort que je me fais pour observer sa Loi,
Hélas ! vaut bien celui qu'il se fera pour moi.

750

LYCAS

Oui, de vous voir, Madame, il ne se peut défendre.
Je vais l'en avertir, et vous pouvez l'attendre.

755

SCÈNE III

Déjanire, Phénice.

PHÉNICE

Admire le pouvoir que vous avez sur vous,
Madame, cet effort doit charmer votre Époux,
Cette rare vertu...

DÉJANIRE

Quoi, tu crois que je parte,
Que de ces tristes lieux ma Rivale m'écarte !
Ah ! Phénice, jamais ne me connaîtras-tu ?
Pour cet effort barbare ai-je assez de vertu ?
Hélas ! Dans ce moment je n'ai que de la rage,
De la vertu l'Amour m'a fait perdre l'usage :
Je n'en ai plus, Phénice, et comment en avoir ?
Où la placer ? Mon coeur est plein de désespoir.

760

765

PHÉNICE

Si vous ne partez pas, pourquoi donc cette feinte ?

DÉJANIRE

Et d'Hercule et d'Iole, il faut calmer la crainte,
Dérober à leurs yeux ma jalouse fureur,
Et ne leur laisser voir qu'une rendre douleur.

770

Phénice, c'est ainsi qu'endormant leur prudence,
Je saurai ménager le temps de ma vengeance,
Éviter un départ plus cruel que la mort,
Et me rendre près d'eux maîtresse de leur sort.
Cependant prévenons le sort qui nous menace 775
De mettre dès ce jour ma Rivale en ma place.
Ôtons-lui, s'il se peut, jusques à la douceur
De jouir un moment de ce fatal honneur.
Servons-nous de ce voile, où l'on remarque encore
Des vestiges rougis par le sang du Centaure. 780
Tu sauras que voulant le garder chèrement,
J'en fis faire autrefois un pompeux vêtement,
Où l'adresse de l'Art à la Richesse unie,
Le rend propre à l'éclat d'une cérémonie.
Il faut que renfermant tous mes transports jaloux, 785
Je parvienne aux moyens d'en orner mon époux.
Mais pour ne pas nourrir une vaine espérance,
Il faut par des respects gagner sa confiance.
Cruelle jalousie, où me réduisez-vous ?
Il faut feindre aujourd'hui pour fléchir mon époux. 790
Ah ! que je feindrai mal, et que de ma tendresse,
En voyant cet ingrat, je serai peu maîtresse !
Phénice, le voici. Pourquoi confondais-tu,
Ciel ! tant de perfidie avec tant de vertu ?

SCÈNE IV

Hercule, Déjanire, Lycas, Phénice.

DÉJANIRE

Ma présence, Seigneur, blesse ici votre vue : 795
Vous voulez que je parte, et j'y suis résolue.
Du plaisir de vous voir, je prétendais jouir :

Vous me le défendez, il vous faut obéir.
 Mais, Seigneur, puis qu'enfin nul espoir ne me flatte ;
 Que dans tout ce Palais mon infortune éclate ; 800
 Que tout y retentit de l'appareil pompeux
 Dont votre amour honore un Hymen plus heureux :
 Si c'est pour m'épargner l'horreur du sacrifice,
 Que vous voulez, Seigneur, que je vous obéisse :
 Rien n'égale l'horreur de m'éloigner de vous ; 805
 Et c'est de mes tourments le plus cruel de tous.

HERCULE

Quoi, jusqu'à cet excès la tendresse vous porte,
 Madame ? Mais tantôt parliez-vous de la sorte ?
 D'où vient ce changement, et quels sont vos desseins ?

DÉJANIRE

Me séparer de vous est tout ce que je crains. 810
 Mais puisque les fureurs, le désespoir, les plaintes
 Ont fait de vains efforts pour rassurer mes craintes ;
 Je ne veux plus m'armer que d'innocents soupirs,
 Pour combattre l'ardeur de vos nouveaux désirs.
 À mon devoir, Seigneur, je me rends toute entière : 815
 Plus de fierté ; De quoi serais-je encore fière ?
 De mon fidèle amour ? il ne vous touche plus :
 De mes attraits ? une autre, hélas, les a vaincus.

HERCULE

Madame, au nom des pleurs que je vous vois répandre,
 Dérobez à mes yeux une douleur si tendre. 820
 Vengez-vous en fuyant d'un infidèle époux,
 Qui s'arrache à soi-même, en s'attachant à vous,
 Mon trouble...

DÉJANIRE

Eh bien, Seigneur, pour plaire à votre envie,
Où dois-je aller cacher ma déplorable vie ! 825
Où me renvoyez-vous ? Irai-je à Calidon !
Quel respect à ce Peuple inspirera mon nom ?
Qui suis-je dans le temps qu'Hercule m'abandonne
Quel mérite me suit ? quel éclat m'environne ?
Enfin de tant de noms et de titres pompeux, 830
Que peut-il me rester qu'un souvenir honteux ?
Souffrez-moi près de vous. Votre nouvelle épouse,
Seigneur, n'aura pas lieu d'en paraître jalouse.
Accablée à ses yeux de tristesse et de deuil,
Je servirai sans doute à flatter son orgueil : 835
Car enfin je prétends, humble dans ma misère,
N'avoir plus d'autre soin que celui de lui plaire :
Trop heureuse, Seigneur, en lui faisant ma cour,
Si mes soumissions vous marquent mon amour.

HERCULE

Qu'entends-je ? où vous emporte un excès de tendresse ? 840
Non, non, de votre sort vous serez la maîtresse.
Je rougis à vos yeux du trouble où je me vois.
Madame, disposez de vous à votre choix,
Et bannissant enfin une crainte timide,
Demeurez, ou partez en épouse d'Alcide. 845
Faites-vous un plaisir de mes transports secrets :
Mais prenez-vous au Ciel du tort que je vous fais.

DÉJANIRE

Ah ! si j'avais encor le bonheur de vous plaire,
Qu'aisément de Junon vous vaincriez la colère !
Ce triomphe pour vous ne serait pas nouveau. 850

Vous l'avez su braver même dès le berceau,
 Lorsque vos seules mains vous servant de défense,
 On vous vit des serpents vaincre la violence.
 Par combien de brigands, et de monstres domptés,
 Farouches ennemis par Junon suscités, 855
 Avez-vous triomphé de sa haine immortelle ?
 Ah ! ne lui cédez-vous que pour m'être infidèle ;
 Et ne vous lassez-vous enfin d'être Vainqueur,
 Que lorsqu'il faut, ingrat, me garder votre coeur ?
 Qu'osai-je dire, ô Ciel ! mon amour m'a trahie. 860
 Mais cet éclat sera le dernier de ma vie ;
 Et quoique me suggère un dépit trop confus,
 J'oublierai, si je puis, que vous ne m'aimez plus.

SCÈNE V

Hercule, Lycas.

LYCAS

Seigneur, d'un tel effort la croyez-vous capable ?

HERCULE

Que cet effort, Lycas, soit feint ou véritable ; 865
 Elle oserait en vain s'opposer à mes vœux,
 Et je touche au moment qui me doit rendre heureux.
 Ce n'est pas après tout que l'heureux Philoctète
 Ne mêle dans ma joie une douleur secrète ;
 Non que de sa prison pour lui-même inquiet, 870
 Puisqu'il est mon Rival, je m'en venge à regret .
 Mais puis-je l'avouer ? c'est qu'aimant la Princesse,
 Il a surpris, Lycas, sa première tendresse ;
 Et c'est pour mon amour un sujet de douleur,

Qu'avant moi ce Rival ait régné dans son coeur.

875

SCÈNE VI

Hercule, Lycas, Iole, Dircé.

IOLE

Seigneur, si votre amour demande une victime ;
Prenez-là ; mais du moins épargnez vous un crime :
Et pour justifier cet éclatant courroux,
Voyez sur quelle tête il faut lancer vos coups,
Philoctète n'a point mérité sa disgrâce.
Ah ! détournez sur moi le sort qui le menace.
Oui, Seigneur, punissez mes criminels appas.
Il serait innocent, s'il ne les aimait pas.

880

HERCULE

Il les aime, Madame ; et c'est de cette offense
Qu'un Rival méprisé cherche à tirer vengeance.
Eh quoi, lorsqu'à mes yeux de vous seule charmés,
Vous me haïssez presque autant que vous l'aimez ;
Osez-vous présumer qu'après un tel outrage,
La clémence pour moi soit d'un facile usage ?
Non, ne pouvant sur vous punir votre rigueur,
Sur Philoctète au moins j'en veux punir l'Auteur.
Ainsi votre Vainqueur cessant de se contraindre,
S'il ne se fait aimer, saura se faire craindre.

885

890

IOLE

Vous n'êtes que trop craint : tout tremble devant vous ;
Et jusques aux Enfers on craint votre courroux.

895

Mais l'amour par la crainte aisément s'effarouche :
Ce n'est ni la fierté, ni l'orgueil, qui le touche.
Les menaces enfin, les plaintes, la terreur,
Ne sont pas les chemins qui conduisent au coeur.

HERCULE

Quels sont-ils donc, cruelle ? Au moins daignez m'instruire 900
De ces heureux moyens qui peuvent y conduire :
Et pour venir à bout de vos cruels mépris,
Montrez-moi les chemins que Philoctète a pris.

IOLÉ

Philoctète soumis et plein de complaisance,
N'a jamais contre Iole usé de violence ; 905
Philoctète au combat, épargnant les Vaincus,
N'a point trempé ses mains dans le sang d'Euritus.
Philoctète engagé dans une amour nouvelle,
Ne désespère point une épouse fidèle.
Et Philoctète enfin, en flattant ma douleur, 910
Sans me parler d'amour, a su toucher mon coeur.

(À Lycas.)

HERCULE

Puisqu'on fait de mon coeur la victime d'un autre,
À la dernière épreuve il faut mettre le votre.
C'en est trop.
Amenez Philoctète en ces lieux. 915

IOLÉ

Quoi, Seigneur...

HERCULE

Je prétends vous confondre à ses yeux,
Ingrate, vos mépris ont lassé ma confiance.
Mon amour dans mon coeur fait place à la vengeance ;
Et si je ne pouvais encor le surmonter, 920
Je ne vous aimerais que pour vous tourmenter.

IOLÉ

Ne pouvant vous aimer, Seigneur, je veux vous plaindre.
À vous haïr pourquoi voulez-vous me contraindre ?

HERCULE

Non, non, je ne veux point d'une indigne pitié,
Et j'aime vos rigueurs plus que votre amitié. 925
Je voulais votre coeur, un autre le possède.
Ah ! c'est à cet affront que ma constance cède ;
Mais ne prétendez pas qu'en ne vous aimant plus,
Je veuille par l'oubli répondre à vos refus ;
Que contraint d'étouffer une vaine espérance, 930
Je cherche mon repos dans mon indifférence ;
Et que je sois enfin au gré de vos désirs,
Tranquille spectateur de vos heureux soupirs.

SCÈNE VII

Hercule, Philoctète, Lycas, Iole, Phénice.

HERCULE

Prince, l'amour sur moi vous donne la victoire.
Mais croyez-vous longtemps jouir de cette gloire ? 935

Croyez-vous qu'insensible à ce mortel affront,
Hercule impunément laisse rougir son front ?

PHILOCTÈTE

Non, Seigneur, puisqu'à vous Iole me préfère,
Je prétendrais en vain fléchir votre colère,
Je dois me préparer à mourir à ses yeux. 940
Mais pouvais-je espérer un sort plus glorieux ?
Cent fois dans les combats j'ai hasardé ma vie,
Le Ciel n'a point permis qu'elle me fut ravie.
Il l'a voulu garder jusqu'à cet heureux jour,
Pour la faire servir de victime à l'Amour. 945

IOLE

Ô Ciel !

HERCULE

N'en doutez point, d'un amour qu'elle opprime,
Philoctète, à ses yeux vous serez la victime.
Mais je ne réponds point qu'après un tel effort,
Tout mon ressentiment se borne à votre mort. 950

PHILOCTÈTE

Ah ! je voudrais en vain me montrer intrépide :
Vous trouvez le secret de me rendre timide.
Et puisque contre Iole Hercule est irrité,
Ma crainte vient à bout de ma tranquillité.
Vengez-vous d'un rival dont l'amour vous offense : 955
Mais qu'Iole n'ait point de part à la vengeance.
Et si dans mon destin il faut l'envelopper,
Consultez votre coeur avant que de frapper.

D'un remords inutile épargnez-vous la gêne :
Dans mon malheureux sang éteignez votre haine.
Seigneur, que tardez-vous ?

960

(À Hercule.)

IOLE

Par une même loi,
Je dois mourir pour vous, si vous mourez pour moi.
En vain vous céderiez, Seigneur, à son envie :
Et je mourrais du coup dont il perdrait la vie.

965

HERCULE

Non, non, malgré l'éclat d'un si tendre transport,
Ce jour éclairera mon hymen, ou sa mort.

IOLE

Quoi, Seigneur, voulez-vous...

HERCULE

Oui, je prétends, Madame,
Qu'à recevoir ma foi vous disposiez votre âme,
Ou que sans différer, au sortir de ces lieux,
À la mort d'un Amant vous prépariez vos yeux.

970

IOLE

Qu'entends-je ?

HERCULE

À l'un des deux il faut bien vous résoudre ;

Il est encore temps de retenir la foudre.
Mais demain vous pourriez le vouloir vainement.

975

PHILOCTÈTE

Princesse, devez-vous balancer un moment ?
Sacrifiez mes jours, le sang vous y convie.
Aussi bien vous perdant, aimerais-je la vie ?
Hercule, c'est assez, prononce mon trépas.
La Princesse me venge, en ne t'épousant pas.

980

IOLE

Non, moi-même à la vie il faut que je renonce.

(À Lycas.)

HERCULE

Lycas ira dans peu savoir votre réponse.
Songez de vos mépris à me faire raison.
Allez.
Vous, remmenez le Prince en sa prison.

985

ACTE IV

SCÈNE PREMIÈRE

Iole, Dircé.

IOLE

Quels que soient les malheurs où cet hymen me jette,
Je ne dois plus songer qu'à sauver Philoctète.
Je ne le puis, Dircé, qu'en lui manquant de foi :
J'en frémis, mais l'Amour m'impose cette loi. 990
Sauvons-le, en épousant l'Ennemi qui l'opprime,
Et de sa sûreté faisons-nous la victime.
Mais quand j'ai tant d'ardeur pour les jours d'un Amant,
Qu'Hercule répond mal à mon empressement !
Que sa lenteur, Dircé, m'est d'un funeste augure ! 995
Lycas ne paraît point, et rien ne me rassure.
Dans cet effroi mortel je ne respire pas...
Va, Dircé, cours toi-même au devant de Lycas.
Cherche Hercule, dis-lui qu'à son sort enchaînée,
Je ne soupire plus qu'après son hyménée. 1000
Hélas ! en m'imposant de si barbares Lois,
A-t-il un seul moment pu douter de mon choix ?

DIRCÉ

Il vient lui-même à vous, je le vois.

SCÈNE II

Hercule, Iole, Dirce, Lycas.

HERCULE

Oui, Madame,
C'est moi qui viens savoir le destin de ma flamme. 1005
Il faut de vos desseins vous expliquer à moi.

IOLE

Je suis prête, Seigneur, à vous donner ma foi.

HERCULE

Qu'entends-je ? dois-je croire un aveu si contraire
À tant de vains efforts que j'ai fait pour vous plaire ?
Quel changement subit ! 1010

IOLE

Il est grand ; mais, Seigneur,
Le Ciel en un moment peut bien changer un coeur.
Il a changé le mien ; et ce coeur ne respire
Qu'à prendre près de vous le rang de Déjanire.
Non que de l'injustice il ne soit irrité : 1015
Mais elle lui devient une nécessité.
Vous le savez, Seigneur, aimé de Philoctète,
Ce coeur rendit à lui d'une chaîne secrète.
Je la romps aujourd'hui, pour lui sauver le jour ;
Et sa vie est pour vous le prix de mon amour. 1020

HERCULE

Dans quels heureux transports un tel aveu me jette,

Madame...

IOLE

Mais, Seigneur, on retient Philoctète.

HERCULE *(à Lycas)*

Courez sans perdre temps, et que sa liberté
Soit le prix d'un hymen que j'ai tant souhaité.
Étant sûr de la foi que vous m'avez donnée,
Je vais tout disposer pour ce grand hyménée ;
Et par un sacrifice auguste et glorieux,
Je veux à notre hymen intéresser les Dieux.

1025

SCÈNE III

Iole, Dircé.

IOLE

Ah ! Dircé, qu'ai-je fait ?

1030

DIRCÉ

Que pouviez-vous moins faire,
Pour sauver une vie à la votre si chère ?
Épouse d'un Héros fous qui semblent les Rois ;
Presqu'à tout l'Univers vous donnerez des Lois,
Madame, et dans ce temps vous oublierez, peut-être,
La perte d'un Amant qui vous laissait un Maître.

1035

IOLE

Et depuis quand crois-tu qu'une vaine grandeur

Se mêle aux sentiments qui remplissent mon coeur ?
 Non, non, quelques honneurs qu'Hercule me promette,
 Rien n'est pour moi, Dircé, du prix de Philoctète ; 1040
 De lui, de son amour, j'ai le coeur tout rempli,
 Et laisse la fortune en un profond oubli.
 Cependant, aujourd'hui je pourrai laisser croire,
 Que je tourne mes vœux du côté de la gloire ;
 Et qu'entre deux Amants j'immole au plus heureux, 1045
 Le plus aimable, hélas et le plus amoureux,
 Ainsi, pour racheter les jours de ce que j'aime,
 Il faut y renoncer, m'arracher à moi-même,
 Et par ce sacrifice exposer ma vertu
 Aux funestes remords d'avoir mal combattu. 1050

DIRCÉ

J'aperçois Philoctète.

IOLÉ

Ah ! Dieux, je suis perdue.

SCÈNE IV

Philoctète, Iole, Dircé.

PHILOCTÈTE

Enfin la liberté vient de m'être rendue,
 Madame : il m'est permis d'approcher de ces lieux.
 Mais me permettez-vous d'y paraître à vos yeux ? 1055
 Pourrez-vous voir sans honte un Prince misérable,
 Qui ne le serait pas, si vous n'étiez coupable ;
 Qui de tous ses malheurs eût vu trancher le cours

Sans vos funestes soins pour conserver ses jours ;
Et qui ne cherche plus qu'à finir une vie
Qu'il ne veut point devoir à votre perfidie ?

1060

IOLE

Que me dit-on ! Grands Dieux ! ai-je bien entendu ?
Moi perfide ! ce nom me fut-il jamais dû ?
Méritai-je jamais que d'une telle injure
On payât une flamme, et si tendre et si pure !
Que d'un nom si cruel mon amour fût noirci !
Philoctète, est-ce vous qui me traitez ainsi ?

1065

PHILOCTÈTE

Oui, cruelle, C'est moi, qui honteux de vos feintes,
Cherche à flatter mes maux par le secours des plaintes,
Et qui n'aime à sortir de ma captivité,
Que pour vous reprocher votre infidélité,
Vous épousez Hercule, et vous osez prétendre
Que cette liberté que vous me faites rendre,
Que ces malheureux jours, qu'on sauve malgré moi,
Excusent à mes yeux votre manque de foi !
Non, non, la liberté, le jour que je déteste,
M'est un nouveau supplice, et d'autant plus funeste,
Qu'il présente sans cesse à mon coeur amoureux
Ma Maîtresse perfide, et mon Rival heureux.

1070

1075

IOLE

Ciel, qui pénétrés seul dans le fond de mon âme,
Vois l'affront qu'un ingrat ose faire à ma flamme ;
Et fais qu'un prompt remords, suivi du repentir,
Lui montre son erreur, et l'en fasse sortir.
Mais puisqu'en vous sauvant j'aigris votre colère,

1080

Me reste-t-il, Seigneur, un moyen pour vous plaire !
 Sur le bord du cercueil où vous allez courir,
 Comment faire ?

1085

PHILOCTÈTE

M'aimer, et me laisser mourir.

IOLÉ

Et vous laisser mourir ! Ah ! cruel ! Mais vous-même,
 Qui me parlez d'aimer, est-ce ainsi que l'on aime ?
 Quelle Amante jamais, jusques à ce moment,
 Préféra sa confiance aux jours de son Amant ?
 Quel exemple autorise un conseil si bizarre ?
 Non, un coeur bien touché ne devient point barbare.
 Je ne me pique point de cette fermeté
 Qui va contre un Amant jusqu'à la cruauté :
 Je ne me pique point par un excès de zèle,
 De vous laisser périr, pour demeurer fidèle.
 Malgré tant de serments de me garder à vous,
 À vos yeux aujourd'hui, je prends un autre époux :
 Au mépris de la foi que je vous ai donnée,
 L'Hymen avec Hercule unit ma destinée.
 Mais Iole jamais, quel que soit votre effroi,
 Ne vous a tant aimé, qu'en vous manquant de foi.

1090

1095

1100

PHILOCTÈTE

Et quel amour fut-il jamais comme le vôtre ?
 Quoi, vous courez, Madame, entre les bras d'un autre ;
 Vous rompez vos serments tant de fois confirmés,
 Vous me désespérez enfin, et vous m'aimez !
 Mais si l'amour vous rend à ce point inhumaine,
 À quelle extrémité portez-vous donc la haine ?

1105

1110

Quelles sont vos fureurs, et vos transports jaloux ?
Enfin aimant ainsi, comment haïssez-vous ?

IOLE

À votre sûreté, Seigneur, je sacrifie
Le plaisir, le repos, le bonheur de ma vie :
À conserver vos jours, je borne mes souhaits ; 1115
Et si c'est vous haïr, voila comme je hais.

PHILOCTÈTE

Eh ! ne vous faites point une vertu sublime
D'un sacrifice affreux dont je suis la victime.
Quel plaisir perdez vous, quel repos, quel bonheur,
Donc la perte en secret ne flatte votre coeur ? 1120
Ah ! puisqu'à me quitter vous consentez sans peine,
Qu'à de vastes projets votre orgueil vous entraîne !
Et que la majesté du rang ou vous montez,
Vous récompense bien de ce que vous quittez !
Mais pourquoi me laisser une vie importune 1125
Qui pourrait bien encor troubler votre fortune ?
Car ne présumez pas qu'en Amant interdit,
À de simples regrets je borne mon dépit ;
Que lâche spectateur du triomphe d'un autre,
Mon coeur pleure en secret le changement du vôtre ; 1130
Ou que de tout, ici, devant me défier,
Loin de ces tristes lieux, j'aille vous oublier.
Non, non, quelques malheurs que mon destin m'apprête,
Je veux de votre hymen voir la cruelle fête ;
Dans le Temple, à l'Autel, me ranger près de vous, 1135
Et dans mon désespoir vous dire aux yeux de tous :
Inhumaine, voyez où votre orgueil vous jette ;
La foi que vous donnez est due à Philoctète,
Les Dieux nouveaux témoins de vos engagements,

Le furent autrefois de vos premiers serments.
 Que diront-ils, ces Dieux, que votre âme aveuglée
 Va prendre pour garants d'une foi violée ?
 À votre heureux Époux voudront-ils garantir
 Cette foi qu'à leurs yeux vous osez démentir ?

1140

IOLE

Je le vois bien, ingrat, vous voulez que je croie
 Qu'à me désespérer vous mettez votre joie.
 Repaissez donc vos yeux d'un spectacle si doux.

1145

PHILOCTÈTE

Mais vous-même, pourquoi me désespérez-vous ?
 Pourquoi m'abusiez-vous par une indigne feinte ?
 Vous me disiez tantôt pour rassurer ma crainte,
 Que j'avais sur votre âme un empire absolu ;
 Que si je le perdais, je l'aurais bien voulu.
 L'ai-je voulu ? Parlez en présence d'Alcide,
 Ai-je paru tantôt incertain et timide ?
 Quand il vous a prescrit ses tyranniques lois,
 Moi-même ai-je un moment balancé sur le choix ?
 N'ai-je pas prévenu votre funeste envie,
 En vous sollicitant d'abandonner ma vie ?
 Mais en mourant pour vous, du moins j'ai prétendu
 Que vous me garderiez un coeur qui m'était dû.

1150

1155

1160

IOLE

Eh bien, puis qu'à vos yeux je suis si criminelle,
 Punissez mes forfaits par un oubli fidèle.
 Mais fuyez pour jamais le dangereux aspect
 D'une fatale Cour où tout vous est suspect.

PHILOCTÈTE

Vous croyez, que fuyant un Rival qui m'opprime 1165
Je vous laisse en repos couronner votre crime !
Que je ne tâche point par un dernier effort,
De troubler un hymen qui me cause la mort !
Ne vous en flattez point ; je vais me rendre au temple,
Où d'un grand désespoir je veux donner l'exemple, 1170
Consacrer les fureurs où vous m'abandonnez,
Suspendu les devoirs des Prêtres prosternés ;
Moi-même aux Immortels m'offrir en sacrifice,
Et de mon sang versé leur demander justice.
Adieu, Madame. 1175

SCÈNE V

Iole, Dircé.

IOLÉ

Hélas, Dircé, quel autre coeur
Éprouva-t-il jamais une telle rigueur ?
Philoctète oserait.... Ah ! que je suis à plaindre ?

DIRCÉ

Madame, à voir le Prince, On a lieu de tour craindre.
Il pourrait se porter à quelque extrémité. 1180

IOLÉ

Et dans ce désespoir, c'est moi qui l'ai jeté :
C'est moi qui le condamne, et qui le désespère.
Fuyons, Dircé, fuyons le jour qui nous éclaire.

Allons chercher du calme à mes sens égarés,
Je ne respire point...

1185

SCÈNE VI

Déjanire, Iole, Phénice, Dircé.

DÉJANIRE

Madame, demeurez.
Enfin contre le Ciel la résistance est vaine.
Vous triomphez, Iole, et ma honte est certaine.
Les apprêts d'un hymen qu'autorisent les Dieux,
Dans ce vaste palais frappent par tour mes yeux.
De cet auguste jour dont la pompe s'apprête,
Un sacrifice heureux doit couronner la fête ;
Et ce fameux Vainqueur qui se soumet à vous,
Ce Héros, que je n'ose appeler mon Époux,
Possédé d'un amour qui n'eut jamais d'exemple,
Hercule, prend le soin de faire orner le Temple ;
Lui-même, pour répondre à vos désirs pressants,
Couronne la Victime, et prépare l'encens,
Je n'ai plus d'espérance : il n'est plus temps de feindre.
J'espérais que dans peu je n'aurais rien à craindre,
Et que je pourrais voir revenir mon Époux,
Me demander pardon, d'avoir brûlé pour vous.
Mais lorsqu'à votre orgueil le Ciel devient propice ;
Qu'il semble pour vous plaire appuyer l'injustice ;
Quand il vous livre un coeur, dont j'ai reçu la foi ;
Quand je perds tout enfin, que pensez-vous de moi ?
Croyez-vous que timide au fort de la tempête,
Je ne songe qu'au soin d'en garantir ma tête ?
Que j'aille loin d'ici, tremblante pour mes jours.
Par une indigne suite en assurer le cours ?

1190

1195

1200

1205

1210

Eh ! de quelque façon que le Ciel nous accable,
Vous de faveurs, et moi d'une haine implacable,
Madame, je ne sais malgré tout mon effroi,
Qui doit le plus trembler, ou de vous, ou de moi.

IOLE

Je le crois : mais du moins si je crains des disgrâces ;
Madame, ce n'est point l'effet de vos menaces ;
Et puisque mon destin vient de se confirmer,
Je ne prévois plus rien qui puisse m'alarmer.

1215

DÉJANIRE

Quoi ! tu veux que je pense, odieuse Rivale,
Qu'esclave dans les fers tu deviens mon égale ?
Ah ! ne t'abuse point d'en téméraire orgueil :
Ta nouvelle fortune est près de son écueil.
Avant que d'en jouir, goûtes-en l'amertume.
Tremble, et vois dans mes yeux le courroux qui s'allume :
Pénètres, si tu peux, jusqu'au fond de mon coeur ;
Vois-y le désespoir, la rage, la fureur,
Tout ce qu'a de cruel une haine barbare ;
Et commence à frémir du coup qu'on te prépare ;
Car mon juste courroux jusqu'au pied de l'Autel
Te veut aux yeux de tous donner le coup mortel.
T'immoler en secret, est peu pour ma vengeance,
Oui, de tout l'Univers je voudrais la présence,
Et que tous les mortels témoins de mon courroux,
Te vissent expirer sous l'effort de mes coups.
Ah ! pourquoi séduis-tu par tes funestes charmes
Un époux que tu rends insensible à mes larmes ?
Avant que de sa mort ton trépas soit suivi,
Rends-le moi cet époux que tes yeux m'ont ravi ;
Rends-moi sur ce Héros ce souverain empire

1220

1225

1230

1235

Qu'il n'a pu justement donner qu'à Déjanire ;
Rends-le moi ; mais au moins ne cours pas le hasard
Pour moi, pour toi, pour lui, de le vouloir trop tard.

1240

IOLE

Hélas ! en vous ôtant un époux que j'abhorre,
Malheureuse, je perds un amant que j'adore.

DÉJANIRE

Qu'entends-je ?

1245

IOLE

Croyez-moi, j'en atteste les Dieux,
Mon coeur vous venge bien du crime de mes yeux.

DÉJANIRE

Vous auriez pour "Hercule une haine secrète ?

IOLE

Je le hais d'autant plus que j'aime Philoctète ;
Nos coeurs devaient, Madame, être unis à jamais :
Hercule en rompt es noeuds, jugez si je le hais.

1250

DÉJANIRE

Ciel ! que m'apprenez-vous, et que viens-je d'entendre ?
N'aimant point cet époux, vous pouviez me le rendre,
Du coeur de votre amant vous conserver les vœux,
L'épouser, et par là nous rendre tous heureux.
Vous saurez qu'autrefois le redoutable Alcide
Fit mourir à mes yeux un Centaure perfide,

1255

Dont le sang est un charme, où l'arrêt des Destins
Promet de nouveaux cours à des feux mal éteints.
Un Vêtement que j'ai teint de ce sang funeste, 1260
Est pour vous, et pour moi, tout l'espoir qui nous reste :
Si vous pouvez, Madame, en parer mon époux,
Il se redonne à moi, Philoctète est à vous,
Et ces grands appareils dont votre âme est gênée,
Serviront à l'éclat d'un plus digne hyménée. 1265

IOLE

À quel espoir flatteur m'entraînent vos discours ?
Mais pourquoi de ma main emprunter du secours,
Madame ? C'est le soin d'une fidèle Épouse...

DÉJANIRE

Non, tout serait suspect d'une femme jalouse.
Que ne pourrais-je point lui laisser soupçonner, 1270
De l'orner dans le temps qu'il va m'abandonner !
Madame, tout dépend d'un peu de diligence :
Profitons des moments...

IOLE

Ciel, vois mon innocence.
De mon coeur étonné tu connais les desseins : 1275
Dans ce que j'entreprends, si j'espère, je crains.
Rendre Hercule confiant, et sauver Philoctète,
Voilà Dieux immortels, tour ce que je souhaite.
Madame, donnez-moi cet heureux vêtement.
Toi, fidèle, Dircé, cours après mon amant. 1280
Dis-lui, pour modérer l'ennui qui le dévore,
Que tout pourra changer, et qu'il espère encore.
Allons. Madame, allons, je m'abandonne à vous :

ACTE V

SCÈNE PREMIÈRE

DÉJANIRE (*seule*)

Enfin quelques périls qui menacent ma flamme, 1285
Un rayon d'espérance éclaire encor mon âme ;
Et du sang de Nessus le succès que j'attends,
Peut fixer d'un époux les désirs inconstants.
Favorable à mes vœux, quoiqu'un peu trop timide,
Iole en ce moment tâche à me rendre Alcide. 1290
Elle a dû lui porter ce vêtement pompeux
Dont le charme secret va rallumer ses feux ;
Et Phénice attentive à cet heureux mystère,
Me viendra dire ici ce qu'il fait que j'espère.
Ô vous, qui tenez seul mon sort entre vos mains, 1295
Qui pouvez ou confondre, ou servir mes desseins,
Jupiter, si sur vous rejaillit mon injure,
Faites que votre Fils cesse d'être parjure.
Mais que Phénice tarde à me faire savoir
S'il faut que je bannisse ou la crainte, ou l'espoir ! 1300
Mon coeur en cet état rempli d'inquiétude
Trouve un surcroît d'ennui dans son incertitude,
Et cet espoir confus dont il se flatte en vain,
Lui semble plus cruel, qu'un malheur plus certain.
Hercule par un sort qui me poursuit sans cesse, 1305
N'aura point accepté le don de la Princesse :

Ou peut-être elle-même oubliant mes avis,
 Dans ce grand embarras ne les a point suivis,
 Mais de quel sentiment suis-je préoccupée.
 Cette perfide, hélas, m'a peut-être trompée ; 1310
 Elle n'a feint d'aimer Philoctète à mes yeux,
 De haïr mon époux, que pour me tromper mieux.
 Quoi, Junon avec lui ton coeur d'intelligence,
 Impuissant à le perdre, oublierait sa vengeance !
 Eh bien, je suffirai, puisque tu ne peux rien, 1315
 À venger aujourd'hui ton affront et le mien.
 J'y cours, et s'il est vrai qu'Iole me trahisse,
 Son sang commencera l'horreur du sacrifice ;
 Et du même poignard dont j'armerai ma main,
 De mon perfide époux j'irai percer le sein ; 1320
 Et le tournant sur moi, pour couronner mes crimes,
 Je me sacrifierai moi-même à mes victimes.

SCÈNE II

Déjanire, Phénice.

DÉJANIRE

Parle, Phénice. Eh bien, dois-je me rassure ?

PHÉNICE

Oui, de vos soins, Madame, il faut tout espérer.

DÉJANIRE

Ô Ciel ! 1325

PHÉNICE

Je sors du Temple où votre “poux s”empresse
De s’orner du présent qu’a porté la Princesse.
Je l’ai vu dans ses mains avant que d’en sortir,
Et j’ai couru d’abord pour vous en avertir.

DÉJANIRE

Ô Dieux ! Junon, Iole, à qui j’ai fait outrage, 1330
Si le dernier transport de ma jalouse rage
Est un crime envers vous que l’amour ait produit,
Pardonnez-le en faveur du remords qui le suit.
Phénice, pour flatter l’espoir de Déjanire,
Redis-lui mille fois ce que tu viens de dire ; 1335
Et peints à mes regards amoureux et jaloux
Ce présent dont Iole a paré mon époux.
Dis-moi qu’il la regarde, et la trouve moins belle ;
Que ses yeux t’ont paru moins amoureux pour elle ;
Que lui montrant déjà quelques secrets ennuis, 1340
Il tourne ses regards vers les lieux où je suis ;
Enfin, que rougissant de sa lâche injustice,
Lui-même il interrompt ce triste sacrifice,
Pour venir de son cœur me confirmer le don,
Et de son inconstance implorer le pardon. 1345

PHÉNICE

Madame, voilà esprit, par un secret augure,
Devance le plaisir que le Ciel vous assure,
Et fournit un moyen à votre cœur charmé,
De jouir d’un bonheur avant qu’il soit formé.
Je souhaite du moins que cette heureuse image 1350
Soit de votre destin l’infaillible présage,
Et qu’on ne voie ici revenir votre époux

Que pour vous assurer qu'il se redonne à vous.

DÉJANIRE

N'en doute point, le charme agira sur Hercule,
Et le Ciel (s'il ne trouve une épouse crédule)
Le Ciel dit à mon coeur par des avis secrets,
Qu'Hercule s'abandonne à de justes regrets.
Mais Philoctète vient... Quel désespoir l'âme ?

1355

SCÈNE III

Déjanire, Philoctète, Phénice, Cléon.

PHILOCTÈTE

Ah, Madame, qu'Hercule a bien payé son crime !

DÉJANIRE

Quoi, Philoctète...

1360

PHILOCTÈTE

Hélas, l'inconstance d'un coeur
Ne sur jamais punie avec tant de rigueur.
N'accusez plus Alcide, il s'agit de le plaindre.

DÉJANIRE

Ciel !

PHILOCTÈTE

Il brûle d'un feu qu'on ne saurait éteindre ;

1365

DÉJANIRE

Ah perfide Nessus, qu'entends-je ?

PHILOCTÈTE

Ce Vainqueur

Dans ce moment fatal sent dévorer son coeur,

Il crie, il court, s'agite, et rien ne le soulage.

Par des regards de flamme il exprime sa rage ;

1370

Et quand il veut parler, pour marquer ses douleurs,

Par ses gémissements il glace tous les coeurs.

Aux cris de ce Héros mille cris se confondent :

Le Temple en retentit, les voûtes y répondent :

Tout semble être d'accord dans ce jour malheureux

1375

Tour redoubler l'horreur de ce spectacle affreux.

Tantôt sa Garde fuit, et tantôt se rassemble :

Tout se trouble, et le peuple, et les prêtres, tout tremble.

On voit même frémir les Images des Dieux.

Celle de Jupiter a détourné les yeux :

1380

Oui, Madame, ce Dieu qu'un métal représente,

Dans nos coeurs étonnés a jeté l'épouvante ;

Et comme prenant part aux malheurs de son Fils,

Des regards menaçants il nous a tous surpris.

Ce Fils l'implore en vain : l'ardeur qui le consume,

1385

Coule de veine en veine, et toujours se rallume,

De ces habits brûlants, le feu mystérieux

L'irrite d'autant plus qu'il se cache à ses yeux.

En vain pour les ôter il met tout en usage :

De sa force épuisée il redouble sa rage ;

1390

Et plus il fait d'effort pour se les arracher,

Plus il les sent sur lui s'unir et s'attacher.

Il court plein de courroux, oubliant sa tendresse,

De reproches sanglants accabler la Princesse,

Qui promenant sur lui ses regards incertains, 1395
 Lui dit qu'elle a reçu ce présent de vos mains.
 On s'aperçoit alors que son esprit se trouble :
 Son désespoir s'augmente, et notre effroi redouble.
 Il vous nomme, il vous cherche ; et je crains qu'en ces lieux
 Bientôt de ses fureurs il n'alarme vos yeux. 1400
 Voilà le triste effet du vêtement funeste
 Qu'Iole a par vos soins...

DÉJANIRE

Prince, je sais le reste,
 Je vois tous mes forfaits. Pour ce coup inhumain,
 Le perfide Nessus s'est servi de ma main. 1405
 Junon, en triomphant, rougis de ta victoire :
 Ma criminelle main, t'en a ravi la gloire,
 Et si de cet affront tu prétends me punir,
 Rougis encor, Junon, je vais te prévenir.

PHILOCTÈTE

Votre main de ce crime est la cause innocente, 1410
 Madame ; et votre esprit s'agite, et se tourmente,
 Dans le temps qu'il faudrait éviter le danger,
 Qu'Hercule...

DÉJANIRE

Je le tue, et je veux le venger.
 Hercule, ce Héros, cet époux que j'adore, 1415
 Meurt par ma jalousie, et je vivrais encore !
 Et mon funeste amour qui devient son bourreau,
 Ne m'enseignerait pas le chemin du tombeau ?
 Je ne le suivrai point ! Que dis-je ? dois-je attendre
 Qu'Hercule y soit entré pour y vouloir descendre ? 1420

Eh ! tâchons s'il se peut, pour finir mon effroi,
Qu'aux Enfers mon époux n'arrive qu'après moi.

PHILOCTÈTE

Au nom des Dieux, Madame, évitez sa présence,
Je tremble pour vos jours, et ne viens vous trouver
Que pour vous avertir de fuir, de vous sauver.

1425

DÉJANIRE

Moi fuir... Mais quel désordre... Ah ! que vois-je, Phénice ?
C'est Hercule qui vient pour hâter mon supplice.
Regarde, vois ses yeux enflammés de courroux.
Phénice, à ses fureurs je connais mon époux.

PHÉNICE

La raison l'abandonne, et son esprit s'égare.

1430

DÉJANIRE

Hercule, viens punir une Épouse barbare,
Ne te contente point de menacer en vain,
Frappe, frappe : à mon coeur je conduirai ta main
Ou, si tu ne veux point ensanglanter la tienne,
Viens, donne-moi ce fer ; il suffit de la mienne.
Oui, cette main funeste, avec plus de loisir,
Assouvira ma haine, et ton juste désir.
Elle ira dans mon coeur, conduire par ma rage,
En arracher la vie, avecque ton image,
Qui toujours poursuive et de trouble et d'horreur,
Ne peut plus s'arrêter dans ce perfide coeur.

1435

1440

PHILOCTÈTE

Emmenez-la, Phénice, et qu'une prompte fuite
De ses égarements nous dérobe la suite.

PHÉNICE

Madame...

DÉJANIRE

D'un Héros laisse agir le courroux.
Pourquoi te viens-tu mettre au devant de ses coups ?
Si la haine pour moi règne encor dans ton âme,
Approche, assouvis-la dans le sang de ta femme.

1445

PHILOCTÈTE

Ô déplorable effet du céleste courroux !

(Elle sort.)

DÉJANIRE

Mais je ne te vois plus, ombre de mon époux.
Tu meurs, et je pourrais un moment te survivre !
Non, dans le noir séjour je m'apprête à te suivre :
J'apprendrai les chemins qui t'y furent ouverts,
Et vivante j'irai te rejoindre aux Enfers

1450

PHILOCTÈTE

Cléon, suivez ses pas, et toujours auprès d'elle,
En conservant ses jours, marquez-moi votre zèle
Tandis que le coeur plein et d'amour et d'effroi,
Je cours chercher Iole, Hercule... je le vois.

1455

SCÈNE IV

Hercule, Philoctète, Lycas, Suite.

HERCULE

Ô poison infernal, ô flammes dévorantes,
Qui vous renouvez dans mes vaines brûlantes ! 1460
Funestes vêtements que mes plus grands efforts
Ne sauraient arracher de ce malheureux corps !
Et toi, femme exécration, et digne du tonnerre,
Montre dont je devais avoir purgé la Terre,
Viens voir sous tes fureurs succomber un époux, 1465
Qui cent fois de Junon a bravé le courroux.
Viens. Mais tout fuit comme elle, hélas ! tout m'abandonne.
Chacun craint d'éprouver l'horreur qui m'environne.
Moi-même je me suis dans ce commun effroi,
Et je traîne partout mon Enfer avec moi. 1470
Je brûlais dans le Temple, et ce feu dure encore.
Il ne consume rien de tout ce qu'il dévore ;
Ou les Dieux ennemis d'un coeur désespéré,
Reproduisent en moi ce qu'il a dévoré.
Mais Ciel, si vous avez épuisé ma constance, 1475
Ne lasserez-vous point t'offre persévérance ?
Ou bien, puisque je dois subir votre courroux,
Ne méritai-je point de mourir par vos coups ?
Et faut-il pour combler ma honte et ma misère,
Qu'une femme exécute, ou Junon délibère ? 1480
Et vous, Maître des Dieux, si je suis votre Fils,
Ne prêterez-vous point votre oreille à mes cris ?
Je ne demande plus cette force indomptable
Qui jusques aux Enfers m'a rendu redoutable ;
Qui dans le vaste cours de mes travaux passés 1485
M'a soumis cent tyrans du Trône renversés ;
Qui remplit autrefois d'horreur et d'épouvante

La forêt de Némée et le Mont d'Érymanthe,
 Et qui m'a fait dompter mille monstres affreux.
 Non, donnez-moi la mort, c'est tout ce que je veux. 1490
 Du barbare Lycas la prudence inhumaine,
 En désarmant ma main, a prolongé ma peine.
 Venez à mon secours, Rois que j'ai protégés,
 Peuples que j'ai servis, Dieux que j'ai soulagés.
 Tout est sourd à mes cris ; et le Ciel et la Terre 1495
 Aujourd'hui de concert me déclarent la guerre.
 Il me faut des Enfers emprunter le secours.
 Que dis-je, ils ont produit le bourreau de mes jours.
 C'est eux, qui pour me perdre enfantant Déjanire,
 Lui souffrent, malgré moi, le jour qu'elle respire ; 1500
 Et qui la vomissant de leurs gouffres affreux,
 N'ont rien voulu garder de plus horrible qu'eux.
 Qu'on la cherche partout, Lycas, qu'on l'amène,
 Pour jouir à loisir des effets de sa haine.
 D'un spectacle si doux ne privons point ses yeux. 1505

PHILOCTÈTE

Cléon qui l'a suivie au sortir de ces lieux,
 Peut vous dire...

SCÈNE V

Hercule, Philoctète, Lycas, Cléon, Suite.

CLÉON

Elle-même a choisi son supplice.
 Je l'ai vue expirer dans les bras de Phénice.
 Ah barbare Nessus, a-t-elle dit d'abord, 1510
 Qu'aujourd'hui par ta main tu venges bien ta mort !

Qu'ai-je fait, malheureuse ? Et toi, monstre perfide,
Est-ce ainsi que ton sang me rend le coeur d'Alcide ?
Ce vêtement souillé de ce sang infernal...

HERCULE

Qu'entends-je ?

1515

CLÉON

À mon époux porte le coup fatal,
Mais ma main...

HERCULE

C'est assez, ô mort que je désire,
Mort prédite autrefois en la forêt de Cyrre,
Lorsqu'un chêne sacré fit entendre à mon coeur
Que la mort du vaincu punirait le Vainqueur.
C'est le sang de Nessus qui remplir mon envie.
Je meurs : ma destinée enfin est accomplie.
J'en rends grâce aux Dieux, de ma douleur témoins ;
Et sûr d'en voir la fin, je crois la sentir moins.
Oui, je sens affaiblir (non le feu qui me brûle)
Mais ma force ; et déjà je cesse d'être Hercule.
Dès que la mort aura calmé tous mes transports...

1520

1525

PHILOCTÈTE

Ciel !

HERCULE

Sur le Mont Eta faites porter mon corps.
Oui, c'est-là que les Dieux par un heureux présage
À l'immortalité m'ont promis le passage.

1530

ACTE V · SCÈNE V

Mais Hercule, en mourant, ne veut point voir vos pleurs.
Vivez heureux. Adieu, Philoctète. Je meurs.